

Mandarins hollandais à la cour de Qianlong : l'ambassade Titsingh (1795) dans le système tributaire*.

Comment « chérir les hommes du lointain » ?

On sait que la conception de l'ordre mondial dans la Chine impériale, ainsi que la vision des relations internationales qui en découle, ne reposent pas sur un système d'équilibre des forces, mais sur la reconnaissance d'un ordre naturel, dont la gestion implique elle-même une organisation ritualisée de l'espace¹. Cette dernière ne peut être décrite en fonction des catégories mentales occidentales, mais seulement en relation avec un certain nombre de concepts religieux (le « mandat du ciel ») ou éthico-philosophiques confucéens (la hiérarchie, la subordination) sous-tendant l'administration non de « l'État » au sens conventionnel du terme, mais de la société civilisée *en soi*, qui rassemble « tout ce qui est sous le ciel » (*tian hua*) dans l'unité de ce que Vadime Elisseeff appelait un « empire sans frontières »². Sous les Qing en particulier – qui forment le cadre dynastique du présent exposé – il n'y avait donc pas de « ministère des affaires étrangères », les relations avec les autres nations dépendant en fait du *Bureau des rites*, garant du système tributaire³, qu'on peut voir comme une simple transposition du lien féodal. Il ne s'agit donc pas d'un ordre juridique, mais d'un système de réciprocité, né de la très ancienne confrontation de la Chine avec les peuples nomades de la steppe, au nord ; aborigènes au sud, qui, poussés par une sorte de loi de gravitation, aspirent

*Version complète d'une communication présentée lors du colloque France-Chine de La Rochelle (2012).

¹ René Servoise, « La conception de l'ordre mondial dans la Chine impériale », *Revue française de science politique*, 3 (1973), p. 550-569 ; Mark Mancall, « The Ch'ing Tribute system : an Interpretative Essay », dans John King Fairbank (ed.), *The Chinese World Order. Traditional China's Foreign Relations*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 1968, p. 63-89. Voir aussi Tao Jinsheng, *Two Sons of Heaven. Studies in Sung-Liao Relations*, University of Arizona Press, 1998, et Morris Rossabi (ed.), *China Among Equals. The Middle Kingdom and Its Neighbors, 10th-14th Centuries*, University of California Press, 1983.

² Vadime Elisseeff, « The Middle Empire, a Distant Empire, an Empire without Neighbors », *Diogenes*, 11, 42 (1963), p. 60-64.

³ J. K. Fairbank ; S. T. Têng, « On the Ch'ing Tributary System », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 6, 2 (juin 1941), p. 135-146; J. K. Fairbank, *Ch'ing Administration. Three Studies*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1960, p. 149 (*Harvard Yenching Institute Studies*, 19); J. K. Fairbank; Ta-tuan Ch'en, *The Chinese World Order. Traditional China's Foreign Relations*, Harvard University Press, 1968 (*Harvard East Asian Series*, 2); Robert M. Hartwell, *Tribute Missions to China, 960-1126*, Philadelphia, R. M. Hartwell, 1983.

à jouir des bienfaits de la civilisation⁴. Certains documents chinois sont, sur ce point, révélateurs : une ordonnance de l'époque Ming, datant de 1530, parle de la vertu impériale, qui « chérit les hommes du lointain » ; un cliché entraînant pour réponse immédiate l'humble soumission des étrangers⁵.

La caractéristique principale de ce système est son armature rituelle, qui organise les relations avec les pays étrangers sur un mode codifié, au terme duquel une série de royaumes tributaires proches ou contigus (la Corée, l'Annam), ou plus lointains (le Siam, la Birmanie, le Laos, le Bhoutan) accomplissent à date fixée (l'Annam une fois tous les deux ans ; la Birmanie et le Laos une fois tous les dix ans) le voyage de Pékin en vue d'apporter le tribut, et repartent ensuite dans leur pays munis de présents dont la valeur excède souvent celle des cadeaux apportés. En effet, la procédure consiste en un échange de biens symboliques, en principe indifférent à la signification proprement commerciale de l'échange, qui n'est destiné qu'à matérialiser la prééminence impériale, ce qu'exprime admirablement la formule condescendante contenue dans le poème de l'empereur Qianlong accompagnant la lettre au roi d'Angleterre remise à l'ambassadeur George Macartney (1737-1806) en 1793 :

Bien que leurs tributs soient ordinaires, mon cœur les accepte,
L'étrangeté et l'ingéniosité si vantée de leurs inventions,
Je ne les apprécie pas.
Bien que ce qu'ils aient apporté soit sans conséquence,
Dans ma bonté envers les hommes de l'extérieur,
J'ai généreusement donné en retour⁶.

On notera à ce propos que, dans les anciennes listes de la dynastie Qing, fondées sur les sources Ming, une certaine confusion règne en ce qui concerne les états européens. Les *Illustrations des tributs réguliers de l'Empire Qing* (1750) décrivent le Grand Océan occidental comme le pays d'où venait Matteo Ricci, et où habite le pape ; la France et le Portugal sont confondus

⁴ Hok-lam Chan, « The Chinese Barbarian Officials in the Foreign Tributary Missions to China during the Ming Dynasty », *Journal of the American Oriental Society*, 88 (1968), p. 411-418, montre que l'idéologie des Ming considérait le pouvoir impérial lui-même comme une force d'attraction des hommes et des choses, du centre vers la périphérie. Dans cette conception, la circulation des biens et des personnes dans l'Empire est conçue sur le modèle des flux organiques soutenant le fonctionnement d'un organisme vivant (Craig Clunas, *Empire of Great Brightness. Visual and Material Cultures of Ming China, 1368-1644*, London, Reaktion Book, 207, p. 77).

⁵ J. K. Fairbank, *Trade and Diplomacy on the China Coast. The Opening of the Treaty Ports, 1842-1854*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953, p. 27.

⁶ Cité par R. Servoise, *op. cit.*, p. 551. Voir James L. Hevia, *Cherishing Men from Afar. Qing Guest Ritual and the Macartney Embassy of 1793*, Durham Duke University Press, 1995.

et compris comme les pays où demeurent les *Fo-lang-ki*, qui auraient été bouddhistes avant de se convertir au christianisme⁷.

Dans le cas de l'ambassade Macartney⁸, c'est-à-dire de la première tentative britannique (1793) en vue d'établir des contacts avec la Chine, la situation est d'ailleurs quasiment surréaliste : en effet, après avoir pris pied à Penang, en 1786, à l'extrémité du monde malais, sur la route des *Indiamen* conduisant de Canton au Bengale, les marchands de l'*East India Company* étaient entrés *de facto* dans le système tributaire au titre de successeurs du roi de Malaisie, se retrouvant ainsi avec la Chine dans une contiguïté géographique purement occasionnelle⁹. Ils envisagèrent d'abord d'entrer en contact avec l'Empire du Milieu à partir du Tibet¹⁰, mais leurs accointances avec les Gurkhas installés à Kathmandu les disqualifièrent aux yeux de la Chine, entrée dans ce royaume en 1792 ; de sorte que, finalement, l'Angleterre fut contrainte de se couler dans le moule tributaire classique, et d'organiser une ambassade, non vers Pékin, mais vers Shengde, où se trouvait alors Qianlong. Elle est d'ailleurs restée célèbre, en raison d'un incident qui a fortement marqué les esprits ; le fait que George Macartney (1737-1806) refusa d'accomplir une des formalités rituelles prévues – la plus importante – c'est-à-dire le *ketou*, la triple prostration rituelle, front contre terre, devant l'empereur¹¹.

⁷ J. K. Fairbank, *Trade and Diplomacy, op. cit.*, p. 12. Pour les sources Ming, voir aussi Gong Yu et al. (eds.), *Zhongguo lidai gongpin daguan*, Shanghai, Shekeyuan, 1992.

⁸ La bibliographie relative à cette ambassade est abondante. Voir T. Besterman, « A Bibliography of Lord Macartney's Embassy to China, 1792-1794 », *Notes and Queries*, 24 march 1928, p. 201-204; 31 march, p. 221-225; H. Pritchard, « Letters from Missionaries at Peking Relating to the Macartney Embassy (1793-1903) », *T'oung Pao*, 31, 1-2 (1934), p. 1-57, et, du même, *The Crucial Years of Early Anglo-Chinese Relations, 1750-1800*, Washington, Pullman, 1936; J. L. Cranmer-Byng, « Lord Macartney's Embassy to Peking in 1793 from Official Chinese Documents », *Journal of Oriental Studies*, Hong-Kong, 1957-158, t. 4, p. 117-187, et, du même, *An Embassy to China. Being the Journal kept by Lord Macartney during his Embassy to the Emperor Ch'ien-lung, 1793-1794*, Londres, Longmans, 1962.

⁹ Louis Dermigny, *La Chine et l'Occident. Le commerce à Canton au XVIII^e siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1964, vol. 3, p. 1101.

¹⁰ William Woddsville Rockhill, « The Dalai Lamas of Lhasa and their Relations with the Manchu Emperors of China, 1644-1908 », *T'oung Pao*, 1910, t. 1, p. 1-104, ici p. 57, fait allusion à des documents chinois officiels mentionnant les relations des Gurkhas avec les « Barbares étrangers ». Sur la poussée anglaise vers les contreforts himalayens, voir L. Petech, « The Missions of Bogle and Turner according to the Tibetan Texts », *T'oung Pao*, 1950, t. 39, p. 30, et 32-7.

¹¹ Sur les péripéties qui ont accompagné l'exécution de ce rite par les tributaires occidentaux, voir W. W. Rockhill, « Diplomatic Missions to the Court of China. The Kotow Question », *The American Historical Review*, 2, 3 (avril 1897), p. 427-442; 4 (juillet 1897), p. 627-643; et *Diplomatic Audiences at the Court of China*, London, Luzac, 1903 ; Nigel Cameron, « Kotow. Imperial China and the West Confrontation », *Orientalism*, 1, 2 (jan. 1971), p. 44-51; David C. Kang, *East Asia before the West : Five centuries of Trade and Tribute*, New York, Columbia University Press, 2010.

Il n'est pourtant pas sûr que ce refus – dont la réalité a été contestée par certains historiens chinois¹² – ait été la cause formelle de l'échec retentissant de l'ambassade anglaise. Non plus, d'ailleurs, que d'autres raisons, qui paraissent bien légères, eu égard à l'ampleur des moyens déployés – deux navires de guerre impressionnants, un personnel pléthorique, des présents considérés comme représentatifs des progrès techniques les plus récents – alléguées dans une lettre d'un missionnaire français de Pékin, Jean-Joseph de Grammont (1736-1812)¹³. Ce dernier attribue le fiasco anglais aux piètres performances d'un interprète, à l'inexpérience de l'ambassadeur¹⁴, au fait qu'on avait négligé d'apporter aucun présent pour les fils de l'empereur et les ministres d'État ; et, de manière générale, qu'on n'avait rien prévu pour « graisser la patte » – expression française qui figure telle quelle dans la principale relation anglaise de l'événement, celle de John Barrow (1764-1868)¹⁵. Les motivations de l'ambassade anglaise étaient diverses et

¹² H. Pritchard, *Letters from Missionaries*, *op. cit.*, p. 3, affirme en effet que, selon des sources chinoises, l'ambassadeur anglais se plia aux exigences de la cour de Pékin. Récemment, dans une communication présentée lors d'une rencontre internationale sur l'histoire moderne de la Chine, à Taïpei, Liu Jiaju a repris cette thèse (Zhang Shunhong, « Historical Anachronism : the Qing Court's Perception of and Reaction to the Macartney Embassy », dans Robert A. Bickers, ed., *Ritual and Diplomacy : the Macartney Mission to China, 1792-1794. Papers presented at the 1992 Conference of the British Association for Chinesees making the Bicentenary of the Macartney Mission to China*, British Association for Chinese Studies, 1993, p. 31-42, ici n. 18). L'argument se fonde sur l'existence d'un poème de Qianlong contenu dans le *Qing Shilu* (Zhonghua chubanshe, Beijing, 1986, vol. 27, p. 172), dans lequel l'empereur exprime sa satisfaction d'avoir reçu l'hommage de l'Angleterre.

¹³ Sur ce missionnaire, voir Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*, Chang-hai, Missions catholiques, 1932-1934 (*Variétés sinologiques*, n° 59-60, n° 433), et les lettres éditées par Henri Cordier, « Les Correspondants de Bertin, secrétaire d'État au XVIII^e siècle », *T'oung Pao*, 14 (1913), p. 465-472. Il a joué un rôle d'intermédiaire dans les négociations du chevalier d'Entrecasteaux (1737-1793) avec les officiels de Canton en 1787 (L. Dermigny, *op. cit.* vol. 3, p. 1108 ; H. Cordier, « Le Consulat de France à Canton au XVIII^e siècle », *Mélanges d'histoire et de géographie orientales*, 1908, t. 9, p. 4-96 ; Jean-Pierre Duteil, *Le Mandat du ciel. Le rôle des jésuites en Chine, de la mort de François-Xavier à la dissolution de la Compagnie de Jésus, 1522-1774*, Paris, Arguments, 1994, p. 24).

¹⁴ Il paraissait pourtant, aux yeux de Henry Dundas, 1^{er} vicomte de Melville (1742-1811) et secrétaire d'État au Home Office en 1791, comme le diplomate le plus qualifié pour cette mission, du fait qu'il avait été envoyé extraordinaire en Russie, auprès de Catherine II – souverain autocratique – en 1765.

¹⁵ John Barrow, *Travels in China containing descriptions, observations and comparisons made and collected in the course of a short residence at the imperial Palace of Yuen-Min-yuen, and on a subsequent journey through the country from Peking to Canton*, London, T. Cadell ; W. Davies, 1804, p. 8. L'expression rappelle singulièrement les allusions du père Matteo Ricci aux expédients souhaitables à Pékin, « [...] fort nécessaires aux commencements, et qui servent d'huile pour frotter les roues des affaires » (Jacques Bésineau, *Matteo Ricci serviteur du Fils du Ciel*, Paris, Desclée De Brouwer, 2003, p. 94).

complexes, mais, telles qu'elles peuvent être reconstituées d'après les instructions remises à son chef¹⁶, il est hors de doute qu'elles tenaient principalement à la politique générale d'expansion industrielle et commerciale menée par William Pitt après la promulgation de l'*India Act*, qui réorganisait la Compagnie anglaise des Indes orientales (1784). Ce dont il s'agissait, c'était de réussir la pénétration de l'espace chinois par l'installation d'un résident permanent à Pékin, la suppression des contraintes commerciales à Canton, l'ouverture de nouveaux ports aux navires anglais ; etc. Or, aucune de ces requêtes ne fut satisfaite.

Mandarins hollandais et marchands-diplomates.

Ce qu'on voudrait mettre ici en évidence, se sont précisément les ambiguïtés générées par l'intrusion, dans la sphère eurasiatique, de cette catégorie particulière d'envoyés tributaires – considérés en tout cas comme tels par Pékin – que sont les « marchands-diplomates » attachés aux grandes compagnies commerciales, actrices de ce qu'on pourrait appeler la « première mondialisation ». De ce point de vue, il semble intéressant de s'attacher à l'ambassade hollandaise¹⁷ organisée par la *Verenigde Oost-Indische Compagnie* (V. O. C.), conduite par un de ses administrateurs généraux à Batavia, Isaac Titsingh (1745-1812), secondé par le subrécargue Andreas Everardus van Braam Houckgeest (1739-1801). Elle intervient en 1794-1795, entre la mission de Macartney en 1793 et celle, inaboutie également, de Lord William Pitt Amherst (1773-1857)¹⁸ en 1816. Elle présente donc la particularité d'avoir été la dernière à s'inscrire dans le cadre tributaire, et elle trouve aussi sa place dans l'histoire des relations franco-chinoises, en raison de la participation à l'expédition de Chrétien-Louis Joseph de Guignes (1759-1845), dont on se souvient qu'il allait publier plus tard, en 1813, sur commande impériale¹⁹, un célèbre

¹⁶ H. Pritchard, *Letters from Missionaries*, op. cit., passim.

¹⁷ Sur ses origines, ses motivations et son déroulement, voir H. Cordier, « Deux documents inédits tirés des papiers du général Decaen », *T'oung Pao*, série 2, 1 (1900), p. 451-467 ; et J. J. L. Duyvendak, « The Last Dutch Embassy to the Chinese Court (1794-1795) », *T'oung Pao*, 34 (1938), p. 1-137.

¹⁸ Voir Henry Ellis, *Journal of the Proceedings of the Late Embassy to China Comprising a Correct Narrative of the Public transactions of the Embassy, of the Voyage to and from China*, London, J. Murray, 1817.

¹⁹ H. Cordier, « Les études chinoises sous la Révolution et l'Empire », *T'oung Pao*, 19 (1920), p. 59-103 ; Pierre-Richard Féray, « L'Extrême-Orient et Napoléon Bonaparte », dans Jacques-Olivier Boudon ; Antoine Champeaux (éds.), *Les Troupes de marine et les colonies sous le Premier Empire. Colloque de Fréjus (28-29 mai 2002)*, Institut Napoléon, Université de Nice-Sofia Antipolis, p. 101-137. De son périple, de Guignes a laissé une relation critique peu significative, *Voyages à Peking, Manille et l'Île de France faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801*, par M. de Guignes, Paris, Imprimerie impériale, 1808, vol. 1, p. 300).

Dictionnaire chinois, français et latin, qui a marqué une étape dans l'histoire de la sinologie française.

Mais il faut surtout mettre en évidence la personnalité exceptionnelle de l'ambassadeur lui-même, figure étonnante de « voyageur-philosophe » et d'érudit, peu conforme au profil stéréotypé des « Messieurs » (les *Heeren*) présidant aux destinées de la V. O. C²⁰.

Entré au service de cette dernière à Batavia en 1766, il résida pendant cinq ans, de 1779 à 1784, comme administrateur en chef (*Opperhoofd*) à Deshima, l'enclave commerciale devenue, durant toute la période du *sakoku*, la seule ouverture du Japon vers l'Occident²¹. Son ouverture d'esprit, sa curiosité à l'égard des cultures étrangères l'avaient mis en mesure – fait exceptionnel – d'entretenir une correspondance privée avec les *rangakushas*, lettrés et traducteurs japonais restés en contact avec l'Europe et désireux de « hollandiser » en quelque sorte leurs propres connaissances²². « Citoyen du monde », capable de prendre ses distances par rapport à une conception étriquée de la supériorité occidentale, il occupe – au titre de médiateur culturel entre le Japon et l'Europe²³ – une place de choix dans la brillante série des japonologues occidentaux, qui regroupe des noms comme ceux d'Engelbert Kaempfer (1651-1716)²⁴, de Carl Peter Thunberg (1743-1828)²⁵ ou Philipp Franz von Siebold (1796-1866)²⁶. À Deshima, Titsingh se révéla un parfait exemple d'esprit éclairé, marqué par les idéaux philosophiques

²⁰ Pour sa biographie et son rôle dans le voyage de 1795, voir Frank Lequin, *Isaac Titsingh in China (1794-1796). Het onuitgegeven journaal van zijn ambassade naar Peking*, Canaletto-repro-Holland, 2005.

²¹ Fujita Kayoko, « Vergaan onder corruptie. Privé-handel en smokel op Deshima », dans Leonard Blussé; Willem Remmelink; Ivo Smits (éds.), *Bewogen betrekkingen. 400 jaar Nederland-Japan*, Ede, Teleac/Not, 199, p. 46-47; Reinier H. Esselink, « Mensen op Deshima rond 1700 », *ibid.*, p. 48; et, du même, « Het eiland Deshima. Een jaar op Deshima », *ibid.*, p. 49-51.

²² Voir Charles Ralph Boxer, *Jan Compagnie in Japan, 1600-1850. An Essay on the Cultural, Artistic and Scientific Influence Exercised by the Hollanders in Japan, from the XVIIth to the XIXth Centuries*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1936.

²³ F. Lequin, « Isaac Titsingh (1745-1812) et les débuts de la japonologie en Europe », *L'Ethnographie*, 86, 2, n° 108 (1990), p. 55-67; et, du même, *Isaac Titsingh (1745-1812) : een passie voor Japan. Leven en werk van de grondlegger van de Europese japonologie*, Alphen aan de Rijn, Canaletto, 2002; Timon Screech, *Secret Memoirs of the Shoguns : Isaac Titsingh and Japan, 1779-1822*, London, Routledge-Curzon, 2006. On lui doit, en différentes langues, plusieurs oeuvres qui font de lui un pionnier de l'anthropologie culturelle, comme les *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles*, Paris, Nepveu, 1819.

²⁴ Voir Beatrice Bodart-Bailey (éd.), *Tokugawa Culture Observed by Engelbert Kaempfer*, Honolulu, University of Hawai's Press, 1999; D. Haberland (ed.), *Engelbert Kaempfer (1651-1716). Ein gelehrten Leben zwischen Tradition und Innovation*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2004 (*Wolfenbütteler Forschungen*, 104).

²⁵ Voir *Le Japon au XVIII^e siècle vu par un botaniste suédois, C. P. Thunberg*, Paris, Calmann-Levy, 1966 (*Temps et continents*).

²⁶ Voir Eberhard Friese, *Philipp Franz von Siebold als früher Exponent der Ostasienwissenschaften*, Bochum, Studien Verlag Brockmeyer, 1983.

du XVIII^e siècle : c'est là, en effet, qu'il écrivit en 1770, en réponse à un traité du fonctionnaire japonais Gotô Sôzaemon (1725-1820) intitulé *Considérations sur l'Homme*, un *Discours philosophique* développant tout un propos centré sur l'idée d'Être Suprême, et qui doit beaucoup au *Catéchisme de la Nature* (1777) du philosophe hollandais Johannes Florentius Martinet (1729-1795). On ne s'étonnera donc plus de découvrir, sous la plume du Gouverneur-général de la V. O. C. à Batavia – à qui Titisingh recommandait de lui trouver un successeur aimant les arts et les lettres – cette réflexion qu'en la matière, la règle générale était :

[...] de sacrifier à Mercure plutôt qu'à Pallas²⁷.

La V. O. C., créée en 1602, véritable multinationale avant la lettre qui a perduré deux cents ans, était bel et bien une organisation hybride, à finalité économique, mais aussi politique²⁸. Sa vocation commerciale était évidemment prépondérante, au point que courait un cliché décrivant ses employés comme « les Chinois de l'Europe »²⁹. Leurs confrères asiatiques cantonnais affirmaient même que si toutes les nations étaient aveugles en matière de commerce, les Hollandais, eux, avaient en la matière un œil bien ouvert, et, lorsqu'il s'agissait de la Chine, deux³⁰. Il n'empêche ; elle disposait d'une diplomatie quasi autonome et s'est trouvée incontestablement porteuse d'ambitions plus larges, si l'on admet notamment qu'elle a préparé la formation des Indes néerlandaises et qu'elle a été, pour certains, un acteur « impérialiste » sur le théâtre des affrontements européens en Asie³¹.

Pourtant, elle était loin d'être insensible aux cultures orientales avec lesquelles elle entra en contact, et cela pour des raisons, à vrai dire pragmatiques. Comme ce fut le cas pour les missionnaires jésuites en Chine, la Compagnie fut amenée à gérer de fréquentes interactions entre ses ambitions commerciales, les situations sur place, et – surtout – les exigences de la propagande en faveur de ses activités, ce qui l'amena à entretenir un réseau de soutiens, composé d'érudits et de lettrés, auxquels

²⁷ Cité par C. R. Boxer, *The Dutch Seaborne Empire, 1600-1800*, London, Hutchinson, 1965, p. 165.

²⁸ Jurrien van Goor, « A Hybrid State: the Dutch Economic and Political Network in Asia », dans C. Guillot; D. Lombard; R. Ptak (eds.), *From the Mediterranean to the China Sea. Miscellaneous Notes*, Wiesbaden, 1998, p. 193-215.

²⁹ Leonard Blussé; Floris-Jan van Luyn, *China en de Nederlanders. Geschiedenis van de nederlands-Chinese betrekkingen (1600-2007)*, Zutphen, Walburg Pers, 2008, p. 12.

³⁰ L. Dermigny, *op. cit.*, vol. 1, p. 193. La citation est empruntée aux *Mémoires touchant le commerce des diverses nations de l'Europe par rapport aux Hollandais qui en sont aujourd'hui considérés comme les maîtres* (1797) de Pierre-Daniel Huet (1630-172). Voir Henri Sée, « L'activité commerciale de la Hollande à la fin du XVIII^e siècle », *Revue d'histoire économique et sociale*, 4 (1926), p. 240.

³¹ Voir J. van Goor, *Prelude to Colonialism. The Dutch in Asia*, Hilversum, Uitgeverij Verloren, 2004, « Merchants as Diplomats: Embassies as an Illustration of European-Asian Relations », p. 27-48.

s'adressent des *relations* réalisées sur les presses de quelques imprimeurs privilégiés, comme Jacob van Meurs, qui publia à Amsterdam en 1665 le récit de l'ambassade tributaire de Pieter de Goyer et Jacob Keyser, organisée en 1655 et dirigée par un aventurier, Johannes Nieuhof (1618-1672). Or, la confrontation des illustrations contenues dans le manuscrit, conservé à la Bibliothèque nationale à Paris, avec celles figurant dans la relation imprimée montre que les éditeurs avaient fait flèche de tout bois et accentué l'impression d'exotisme, contribuant ainsi à déterminer la genèse de ce qu'on appellera plus tard la *chinoiserie*³². Comme l'a souligné Georges Brunel³³ dans la présentation de l'exposition consacrée à la chinoiserie par le musée Cernuschi au printemps 2007, ce sont en effet principalement les livres illustrés qui ont fourni aux artistes des XVII^e et XVIII^e siècles les informations dont s'est nourrie leur perception des réalités culturelles chinoises. Précisément, le frontispice de l'ouvrage mentionné ici, *Het Gezantschap der Nederlandtsche Oost-Indische Compagnie, aan den grooten Tartarischen Cham, den tegenwoordigen Keizer van China (...) na't leven in Sina getekent en beschreven door Joan Nieuhof* (Amsterdam, J. van Meurs, 1665)³⁴ a manifestement inspiré la célèbre mise en scène de *L'Audience de l'empereur* décorant la première tenture chinoise réalisée à la manufacture royale de Beauvais au début du XVIII^e siècle³⁵ : la majesté de l'empereur de Chine est, dans les deux cas, rehaussée par la somptuosité du trône, orné de pieds et d'accoudoirs en forme de dragons³⁶. C'est également Van Meurs qui a réédité, en 1667, la célèbre *China illustrata*³⁷ du père Athanase Kircher (1602-

³² L. Blussé; F.-J. van Luyn, *China en de Nederlanders*, op. cit., p. 94.

³³ G. Brunel, « Chinoiserie : de l'inspiration au style », *Pagodes et dragons. Exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, Paris, 2007, p. 11-16.

³⁴ Reproduction d'après l'édition de 1693 dans Marcia Reed; Paola Dematté, *China on Paper. European and Chinese Works from the Late Sixteenth to the Early Nineteenth Century*, Los Angeles, Getty Research institute, 2007 (fig. 54 ; cat. n° 2, p. 142). Sur l'ouvrage, voir L. Blussé et R. Falkenburg, *Johan Nieuhofs beelden van een Chinareis 1655-1657*, Middelburg Stichting V. O. C. Publicaties, 1987.

³⁵ Reproduction dans Madeleine Jarry, *Chinoiseries. Le rayonnement du goût chinois sur les arts décoratifs des XVII^e et XVIII^e siècles*, Fribourg, Office du Livre, 1981, fig. 3, p. 19.

³⁶ Charissa Bremer-David, « Six Tapestries from l'histoire de l'Empereur de la Chine », dans *French Tapestries and Textiles in the J. Paul Getty Museum*, Los Angeles, 1997, pp. 80-97 ; et Edith A. Standen, « The Story of the Emperor of China. A Beauvais Tapestry Series », *Metropolitan Museum Journal*, 11 (1976), pp. 103-117.

³⁷ Athanasii Kircheri *China monumentis qua sacris qua profanis, nec non variis naturae et artis spectaculis, aliarumque rerum memorabilium argumentis illustrata*, Antverpiae, apud J. van Meurs, 1667. Sur l'influence de cet ouvrage sur la culture européenne, voir Chang Sheng-Ching, *Natur und Landschaft. Der Einfluss von Athanasius Kirchers China Illustrata auf die europäische Kunst*, Berlin, Reimer, 2003 Trad. française : *La Chine d'Athanase Kircher de la Compagnie de Jésus, illustrée de plusieurs monuments tant sacrés que profanes et de quantités de recherches de la nature et de l'art*, Amsterdam, J. J. Van Waesberg, 1670.

1680)³⁸. « Regorgeant à la fois de sagesse et de folie »³⁹, le livre de Kircher, qui jouit d'une grande popularité durant tout le XVII^e siècle, allait constituer pour longtemps une source d'information majeure sur la Chine et restera une référence pour tous ceux qui, au siècle suivant, caresseront la chimère d'un monde heureux et sagement gouverné.

On ne perdra en effet pas de vue que la « chinoiserie »⁴⁰ a contribué à propager une vision idyllique du monde chinois, contenue notamment dans des *artefacts* comme la porcelaine, importée massivement sur tout le continent européen : plus de trois millions de pièces, semble-t-il, pour le seul XVII^e siècle⁴¹. Sur le plan économique, cet énorme flux a été à la fois le support de la diffusion d'une série de représentations mentales, appuyée sur des supports non textuels, dont l'histoire reste à faire⁴² ; et surtout, le signe matériel de l'émergence de la puissance maritime des Pays-Bas⁴³ ; de la liberté du commerce international en même temps que d'un glissement du politique à l'économique, et d'une interprétation de la gouvernementalité pensée comme économie politique. C'est à l'articulation des flux d'information contenus dans la littérature jésuite – que les imprimeurs des Pays-Bas ont, comme on l'a vu dans le cas de Kircher, largement contribué à diffuser⁴⁴ – et de la mise en place, via les

³⁸ Sur cette extraordinaire figure de polygraphe, savant et érudit, aux confins de la Renaissance et de l'époque baroque, voir Baleslaw Szczesniak, « Athanasius Kircher's *China illustrata* », *Osiris*, X (1952), p. 385-411; J. Godwin, *Athanasius Kircher. Un homme de la Renaissance à la quête du savoir perdu*, Paris, J.-J.-Pauvert, 1980 ; Paula Findlen (ed.), *Athanasius Kircher. The Last Man who knew everything*, New York-London, Routledge, 2004 ; Claudine Poulouin, « Athanase Kircher (1602-1680). Apologétique et crise de l'encyclopédisme », *Littératures classiques*, n° 49, automne 2003 (*De la polygraphie au XVII^e siècle*).

³⁹ René Étiemble, *L'Europe chinoise*, Paris, Gallimard, 1988, vol. 1, p. 226.

⁴⁰ Sur la chinoiserie dans le contexte cité ici, voir H. Bélévitch-Stankévitch, *Le Goût chinois en France au temps de Louis XIV*, Paris, Jouve, 1910 ; Hugh Honour, *Chinoiserie. The Vision of Cathay*, London, J. Murray, 1973 ; Brigitte d'Hainaut, Jacques Marx (éds.), *Formes et figures du goût chinois dans les anciens Pays-Bas, Études sur le XVIII^e siècle*, n° 37 (2009).

⁴¹ C. R. Boxer, *The Dutch Seaborne Empire*, op. cit., p. 174.

⁴² Voir Julia B. Curtis, *Chinese Porcelains of the Seventeenth Century : Landscapes, Scholars Motifs and Narratives*, China Institute in America, New York, 1995; J. van Campen, *De Haagse jurist Jean Theodore Royer (1737-1807) en zijn verzameling Chinese voorwerpen*, Hilversum, Verloren, 2000.

⁴³ Claudia Schuurmann, « Wherever profit leads us, to every sea and shore : the V. O. C., the W. I. C., and Dutch Methods of Globalization in the Seventeenth Century », *Renaissance Studies*, vol. 17, 3, p. 474-493.

⁴⁴ Sont également publiés ou réédités sur les presses des imprimeurs hollandais ou anversoises des ouvrages comme la *Rerum morumque in regno Chinensi maxime notabilium historia* (Anvers, 1655, éd. orig. espagnole, 1586) de Juan Gonzales de Mendoza (1540-1617) ; le *De Bello Tartarico* (1654), qui relate les épisodes historiques de la chute de la dynastie Ming, du père Martino Martini (1614-1661), mort à Hangzhou, etc. Voir J. J. L. Duyvendak, « Early Chinese Studies in Holand », *T'oung Pao*, 32, 5 (1936), p. 293-344; et John E. Wills Jr., « Some Dutch sources on the

Compagnies des Indes, d'un trafic maritime et commercial de grande ampleur, qu'a pénétré en Europe une réflexion sur la bonne gouvernance, inspirée par la Chine, et focalisée sur un idéal de fondamentalisme agraire, dont la physiocratie se fera plus tard en France le porte-drapeau. On peut aussi admettre, sur base de ces sources d'information, que l'Empire du Milieu a également joué un rôle dans l'émergence de nouvelles formules de gouvernance, notamment dans l'Europe du nord, où apparut pour la première fois, dans le cadre du modèle bureaucratique mis en place par le Grand Électeur Frédéric-Guillaume I^{er} de Brandebourg (1620-1688), un système public d'examens (1693)⁴⁵.

L'esprit philosophique du Siècle des Lumières s'est en tout cas en partie constitué sur les représentations disponibles de la réalité socio-politique de l'État chinois ; son organisation hiérarchique et bureaucratique, l'harmonie supposée de ses activités agricoles n'avaient pas manqué d'impressionner les intellectuels et les littérateurs, chantres d'une vision utopique de l'Empire du Milieu, que traduit un quatrain significatif consacré à Qianlong, en tête des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc... des Chinois, par les missionnaires de Pékin* (176-1814)⁴⁶ :

Occupé sans relâche de tous les soins divers
D'un gouvernement qu'on admire,
Le plus grand potentat qui soit dans l'univers
Est le meilleur lettré dans son empire.

Mais observons néanmoins qu'aux Pays-Bas même, la situation est un peu différente. Si les élites ont intégré sans difficultés les produits de la Chine dans leur propre style de vie, elles n'ont, par contre, pas élaboré de théories politiques inspirées du modèle chinois, et se sont cantonnées dans leur rôle traditionnel de courtiers de l'Extrême-Orient. Quant à Titsingh, signalons encore qu'il fut ensuite choisi comme responsable des activités de la V. O. C. au Bengale, à Chinsura (près de Calcutta), où il eut l'occasion de fréquenter William Jones⁴⁷, le fondateur de l'*Asiatic Society*, qui l'appelait « le mandarin de Chinsura »⁴⁸.

Jesuit China Mission, 1662-1687 », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 54 (1985), p. 267-293.

⁴⁵ Herrlee G. Creel, *The Origins of Statecraft in China. I. The Western Chou Empire*, The University of Chicago Press, 1970, p. 4. Voir Ssu-yu Teng, « Chinese Influence on the Western Examination System », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 7 (1942-1943), p. 267-312. Sur la pénétration du système en Allemagne, voir Georg Küntzel, *Die drei grossen Hohenzollern und der Aufstieg Preussens im 7 und 18 Jahrhundert*, Stuttgart, 1922, p. 1-76; et Donald F. Lach, « The Chinese Studies of Andreas Müller », *Journal of the American Oriental Society*, 60 (1940), p. 564-575.

⁴⁶ Voir Joseph Dehergne, « Une grande collection : *Mémoires concernant les Chinois* (176-1814), *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 72 (1983), p. 267-298.

⁴⁷ Dans une adresse aux princes de l'Europe (770), ce dernier leur suggérait d'encourager l'étude des langues asiatiques, dont celle du chinois (A. J. Arbery, *Oriental Essays. Portraits of Seven Scholars*, London, G. Allen and Unwin, 1960, « The Founder: William Jones », p. 48-86, ici p. 80). Jones avait été aidé dans son

Rentré ensuite en Europe, après son retour de Pékin, en 1796, et la faillite de la V. O. C., intervenue entretemps, Titsingh se retrouva d'abord à Londres, avec ses amis anglais, membres d'une sorte de *China Club*, dont faisaient partie John Barrow, Macartney, déjà cités, et le secrétaire de ce dernier, Sir George Leonard Staunton (1737-1801), avant de devenir une figure centrale du milieu orientaliste parisien, qui fut, aux alentours de 1800, la Mecque de la sinologie commençante. Outre de Guignes, Titsingh entra en relations à Paris avec Louis-Mathieu Langlès (1763-1824), conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale ; Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832), qui a édité et accompagné de remarques ses *Mémoires et anecdotes sur la dynastie régnante des djogouns, souverains du Japon* (Paris, Nepveu, 1820), et Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838), fondateur de la *Société asiatique*⁴⁹. Signalons enfin qu'il est enterré à Paris, au cimetière du Père-Lachaise.

Le dernier protagoniste, enfin, de l'aventure pékinoise, Everardus van Braam Hougekeest (1739-1801)⁵⁰, présente un profil plus atypique encore, l'homme s'étant trouvé partagé entre les Provinces-Unies, la Chine et les États-Unis. Après avoir été impliqué dans les affaires commerciales de Macao et de Canton, il s'était enthousiasmé pour la révolution américaine, au point d'obtenir la nationalité de ce nouveau pays, en 1784 ; mais différents malheurs domestiques l'avaient contraint à rejoindre la factorerie de Canton en 1790. C'est lui qui fut engagé par le *houpou*, le vice-roi de la province de Canton, à proposer aux commissaires généraux de Batavia d'envoyer une ambassade à Pékin en vue de présenter à Qianlong les respects de la V. O. C. à l'occasion de la 60^e année de règne de l'empereur. Il

apprentissage du chinois par un artiste cantonais nommé Tan Che Qua (1769-1796), dont le nom apparaît dans l'ouvrage de Yong Liu, *The Dutch East India Company's Trade with China, 1757-1782*, Leiden, Brill, 2007, p. 178 (*Tanap Monographies on the History of the Asian-European Interaction*). Voir aussi T. C. Fan, « Sir William Jones's Chinese Studies », *The Review of English Studies*, 22, 88 (oct. 1946), p. 304-314.

⁴⁸ C. R. Boxer, « The mandarin at Chinsura. Isaac Titsingh in Bengal, 1785-1792 », dans *Dutch Merchants and Mariners in Asia, 1602-1795*, London, Variorum Reprints, 1988, p. 3-27. Il ne fut pas le seul Hollandais à mériter ce qualificatif ; ce statut fut réellement reconnu par les Chinois au médecin Samuel van de Putte (1690-1745), qui visita la Cité interdite en 1734, et fut le premier Européen à avoir accompli le trajet Lhassa-Pékin (F. Lequin ; A. Meijer, *Een mandarijn uit Vlissingen*, Middelburg, 1989 ; B. Le Callo'ch, « Samuel Van de Putte, premier géographe du Tibet et du Népal », *Revue de la Société de géographie*, 107 (3^e trimestre 1996), p. 35-56.

⁴⁹ Harriet T. Zurndorfer, « Orientalism, Sinology and Public Policy: Baron Isaac Silvestre de Sacy and the Foundation of Chinese Studies in Post Revolutionary France », *Actes du VI^e Colloque international de sinologie*, Paris, Institut Ricci, 1992, p. 175-192.

⁵⁰ On possède de lui un portrait exécuté par Guan Zuolin (1770-1805), dit Spoilum ou Lam Qua, qui travaillait à Canton et s'était spécialisé dans les portraits des marchands (voir Carl L. Crossman, *The Decorative Arts of the China Trade. Paintings, Furnishings and Exotic Curiosities*, Antique's Collector Club, 1991, pl. 1, p. 22 et 30, p. 98.

est aussi l'auteur d'une relation de voyage, dont la traduction française⁵¹, effectuée par par Médéric-Louis-Élie Moreau de Saint-Méry (1750-1810)⁵², un colon créole ancien secrétaire de la Commune de Paris en 1789, réfugié aux États-Unis, fut publiée avant la version néerlandaise⁵³. Comme on va le voir, ce récit présente la particularité de n'avoir été commenté, critiqué ou jugé que par des commentateurs – anglais pour la plupart – qui se sont révélés incapables de considérer l'aventure chinoise de Titsingh autrement qu'en relation et par comparaison avec l'ambassade Macartney, ce qui implique automatiquement une prise de position inspirée des présupposés diplomatiques occidentaux sur la « balance des pouvoirs » et « l'équilibre des forces ». Cette vision persiste à penser l'Asie dans les termes d'une politique de puissance, et confine le récit de van Braam dans un cadre univoque, européocentriste, privilégiant une logique d'ancrage identitaire et de confrontation ; entre « l'ici » et « l'ailleurs » ; entre le normatif et l'exotique, voire l'inintelligible, pour déboucher, à la limite, sur la négation pure et simple de « l'Autre » en tant qu' *autre*.

Or, une autre lecture est possible, plus « culturaliste » ou « civilisationnelle », que confirme un commentaire apparaissant dans une notice introductive commentant une collection de dessins chinois ramenés en Amérique, qui firent partie d'une sorte de cabinet de curiosités⁵⁴ :

On ne peut se livrer à l'examen de cette réunion de dessins sans en retirer encore un autre fruit. C'est de saisir dans les habitants de la Chine plusieurs

⁵¹ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de la Chine dans les années 1794 et 1795, tiré du journal d'André Everard Van Braam Houckgeest, publié en français par M. L. E. Moreau de Saint-Méry, Paris-Philadelphie, 1797.*

⁵² Député de la Martinique à l'Assemblée constituante, il est l'auteur des *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent* (1784-1790), en rupture complète avec la philosophie des Lumières, et d'une *Description de la partie française de Saint-Domingue* (1797-1798). Contre-révolutionnaire, membre du club des Feuillants, il avait dû s'enfuir en 1792 pour échapper à la guillotine, puis revint en France en 1798 et bénéficia de l'appui de Talleyrand. Un colloque international lui a été consacré à Fort-de-France en 2004. Voir Florence Gauthier, *L'Aristocratie de l'épiderme. Le combat de la société des citoyens de couleurs, 1789-1791*, Paris, CNRS Éditions, 2007. Il a animé une officine de publications qui devint le lieu de rendez-vous des nobles français exilés à Philadelphie (voir Joseph G. Rosengarten, « Moreau de Saint Mery and his French Friends in the American Philosophical Society », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 50, 199 (mai-août 1911), p. 168-178.

⁵³ *Reize van het Gezantschap der Hollandsche Oostindische Compagnie naar den Keizer van China in den jaare 1794 en 1795, waarin gevonden wordt eene beschrijving van verscheidene aan de Europeaanen nog onbekende gedeelten van dat Keizerrijk, getrokken uit het dagverhaal van A. E. van Braam Houckgeest*, Haarlem, F. Bohn, 1804.

⁵⁴ Voir F. Lequin, *À la recherche du cabinet Titsingh, Canaletto-Repro-Holland*, 2003.

traits qui prouvent que leurs mœurs et leurs idées ne sont pas toujours sans quelque analogie avec les nôtres⁵⁵.

Une « longue marche » édifiante et curieuse.

Le *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de la Chine* nourrit donc des ambitions qui vont au-delà de la simple relation commerciale. L'ouvrage intègre en effet une foule d'observations dans tous les domaines : géographie, coutumes, moyens de transport, constructions, pratiques religieuses – l'auteur dit entre autres son étonnement à propos du recours à la crémation, inusitée en Chine⁵⁶ – et se trouve renforcé, en tête de chacun des volumes, de notices explicatives, rangées par ordre alphabétique.

On trouve évidemment un peu de tout : des articles sur certains objets ou instruments curieux, comme les « brouettes chinoises à voile », dont la réalité avait été mise en doute⁵⁷ ; ou les semoirs, d'un type particulier, qui permettent d'ensemencer les terres avec une grande régularité⁵⁸ ; les systèmes de chauffage, dont l'ingéniosité frappe l'auteur⁵⁹, et surtout tout ce qui concerne les aménagements fluviaux, pour des raisons qu'il est, bien sûr, aisé de comprendre. On n'est évidemment pas surpris de voir un citoyen de la république des Provinces-Unies s'extasier devant la disposition des écluses, calculée afin d'affaiblir le courant⁶⁰ ; et devant les astuces de construction des digues, comparables à celles que l'on trouve en

⁵⁵ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises, op. cit.*, vol. 1, p. xix.

⁵⁶ Est évoquée ici une problématique sensible dans la Chine impériale : en effet, à l'exception d'usages réservés au clergé bouddhique, la crémation était interdite depuis le X^e siècle ; mais, en dépit de l'adhésion formelle à la liturgie confucianiste qu'indiquait cette prohibition, elle fut pratiquée sous les Qing et les Qing (Patricia Buckley Ebrey, « Cremation in Sung China », *American Historical Review*, 95, 1990, pp. 406-428 ; et, de la même, *Confucianism and Family Rituals in Imperial China: a Social History of Writing about Rites*, Princeton University Press, 1991 ; Vincent Goossaert ; Fang Ling, « Les réformes funéraires et la politique religieuse de l'État chinois, 1900-2008 », *Archives des sciences sociales des religions*, 144, 2008, p. 51-73). Mais, pour Van Braam, cette pratique se limitait à la province du Zhejiang, où les terres étaient si basses que si l'on avait enterré les morts, ils se seraient retrouvés noyés (*Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises, op. cit.*, vol. 1, p. 358).

⁵⁷ Par le jésuite italien Martino Martini (1614-1661), dont l'*Atlas Sinensis* (1654) avait été traduit en français par Melchisedec Thevenot sous le titre *Description géographique de l'Empire de la Chine* (1655 ; rééd. 1666, 1696).

⁵⁸ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises, op. cit.*, vol. 1, p. 381.

⁵⁹ Il s'agit de fourneaux extérieurs, d'où la chaleur arrive dans les maisons par des tuyaux (*Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises, op. cit.*, vol. 1, p. 266).

⁶⁰ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises, op. cit.*, vol. 1, p. 302.

Hollande, avec, du côté de l'eau un plan incliné moins sensible à l'action de l'eau qu'un plan perpendiculaire, renforcées en outre, comme en Hollande également, par des plantations de roseaux⁶¹.

Mais le livre comporte aussi des réflexions philosophiques, inattendues de la part d'un marchand, qui rappellent la fascination d'un certain XVIII^e siècle pour la vie simple. Constatant que les objets apportés d'Europe ne semblent pas séduire ses interlocuteurs, l'auteur du *Voyage* se fait l'écho des controverses du siècle des Lumières à propos du luxe⁶², et se retrouve sermonnaire dans la lignée de Jean-Jacques :

Et je l'avouerai, autant que l'opposition de moeurs me permet d'en juger, les Chinois vivent heureux à leur manière. Et s'il en est ainsi, qu'ont-ils encore à vouloir? Pourquoi chercheraient-ils à découvrir des choses qui leur manqueraient peut-être lorsqu'ils les désireraient, et dont la privation leur ferait connaître le malheur? J'ose même faire ici une question que le sujet semble me dicter; les peuples de la mer du sud sont-ils devenus plus heureux ou plus malheureux par leurs relations avec les Européens depuis trente ou quarante ans? Ah! il n'est que trop vrai que nous leurs avons donné la connaissance et le goût de choses que leurs contrées ne peuvent pas produire!⁶³

La dépendance de Van Braam par rapport aux idées et aux grands thèmes du XVIII^e siècle ne fait, au surplus, pas de doute; on le voit notamment dans sa critique d'un ouvrage célèbre de son compatriote Corneille de Pauw (1739-1799), collaborateur de l'*Encyclopédie*, dont les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois* parues en 1773 réfutaient la thèse défendue par Joseph de Guignes (1720-1800) sur l'origine égyptienne des Chinois⁶⁴, mais ruinaient aussi le mythe chinois dont Voltaire s'était fait l'ardent propagandiste⁶⁵. Van Braam se dit scandalisé par les attaques de

⁶¹ *Ibid.*, p. 305 et 311. Il s'agit des *digues* dites de *varech* dont parle Brayer de Soissons à propos des habitants de l'île de Wieringen (*Coup d'œil sur la Hollande, ou tableau de ce royaume en 1806*, Collin, 1807, vol. 1, p. 15)

⁶² Voir A. Morize, *L'Apologie du luxe au XVIII^e siècle et «Le Mondain» de Voltaire*, Genève, Slatkine Reprints, 1970; M. R. de Labriolle-Rutherford, « de la notion du luxe depuis Mandeville jusqu'à la Révolution », *S. V. E. C.*, 26 (1965), p. 1025-36; R. Galliani, «Le Débat en France sur le luxe: Voltaire ou Rousseau? », *S. V. E. C.*, 161, pp. 205-217; «Le Débat sur le luxe de 1760 à 1778» dans *Rousseau, le luxe et l'idéologie nobiliaire. Étude socio-historique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1989 (*S. V. E. C.*, 268), pp. 342-357; C. J. Berry, *The Idea of Luxury. A Conceptual and Historical Investigation*, Cambridge University Press, 1994, p. 126-75; G. Gusdorf, *Les Principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1971, pp. 444-461; P. Rétat, « Luxe », *Dix-huitième siècle*, 26, 1994, p. 79-88.

⁶³ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes*, *op. cit.*, vol. 1, p. 183.

⁶⁴ *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, Paris, 1759. À peine paru, l'ouvrage avait fait l'objet d'une réfutation de Le Roux Deshauterayes (*Doutes sur la dissertation de M. de Guignes qui a pour titre Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, Paris, Desaint, 1759).

⁶⁵ D'où les *Lettres chinoises, indiennes et tartares* (1776) qui contestent la légende de la naissance de Qianlong, issu d'une « vierge céleste », et met en cause l'athéisme

Pauw, manifestement inspirées par le désir de dégonfler la vision dithyrambique de la Chine proposée par les missionnaires, et le présente comme un « voyageur de cabinet » passé maître dans la manipulation de faits imaginaires⁶⁶.

Il semble donc pertinent de considérer le livre de Van Braam à la fois comme une relation de voyage, un traité d'anthropologie culturelle, et comme une sorte d'encyclopédie, qui prend le relais de certaines de ses illustres devancières : la *Description de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, d'ailleurs publiée à La Haye en 1735 par le père Jean-Baptiste Du Halde⁶⁷, initiateur de la vague de sinophilie qui déferla sur l'Europe au temps des Lumières⁶⁸ ; les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* (1692) du père Louis Le Comte (1655-1728)⁶⁹ ; et l'*Histoire générale de la Chine*⁷⁰ du missionnaire jésuite Moyriac de Mailla (1669-1748) ; bref, un ensemble de *jesuitica* formant ce qu'on pourrait appeler « une Chine sur papier », dans lesquels l'Occident avait puisé pendant deux siècles presque toutes ses informations sur la l'Empire du Milieu.

Le voyage des ambassadeurs hollandais se déroula du 22 novembre 1794 au 9 mai 1795, soit 169 jours, incluant 37 jours dans la capitale chinoise ; soit un périple de 7300 km aller et retour, par voie fluviale, à cheval ou à pied⁷¹. Ce fut une équipée mouvementée du fait qu'il avait été convenu que le groupe serait à Pékin avant le Nouvel an chinois, ce qui imposa un train d'enfer, dans des conditions hivernales difficiles. Le périple ressembla à une marche forcée, les porteurs étant mal payés et faisant preuve d'une évidente mauvaise volonté. Dans la plupart des cas, les ambassadeurs se présentaient au gîte d'étape – généralement misérable – avant les porteurs, privés de leurs bagages. À Pékin, ceux-ci arrivèrent dans un triste état : la moitié des bouteilles de vin étaient brisées, et les pièces mécaniques du tribut – les plus précieuses – endommagées : deux grandes pendules

des Chinois, transformés pour la bonne cause en honnêtes déistes. Voir Christiane Mervaud, « Le sinophile et le sinophobe. Voltaire lecteur de Cornelius De Pauw », *Revue Voltaire*, n° 7 (*Échos du théâtre voltairien*), Paris, Presses de la Sorbonne, 2007, p. 183-203), et Ling-Ling Sheu, « Sur les *Lettres chinoises, indiennes et tartares* de Voltaire », *R. H. L.F.*, 2 (avril 2000), p. 305-309.

⁶⁶ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes*, op. cit., vol. 2, p. 96-97.

⁶⁷ Voir Isabelle Landry-Deron, *La Preuve par la Chine. La « Description » de J.-B. Du Halde, jésuite, 1735*, Paris, éd. de l'E. H. S. S., 2002.

⁶⁸ Numa Broc, « Voyageurs français en Chine. Impressions et jugements », *Dix-huitième siècle*, 22 (n° spécial *Voyager, explorer*, 1990), p. 39-49, ici p. 46.

⁶⁹ Rééd. moderne : *Un jésuite à Pékin. Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*, éd. Frédérique Touboul-Bouyeure, Paris, Phébus, 1990.

⁷⁰ *Histoire générale de la Chine, ou annales de cet empire. Traduites du Tong-Kien-Kang-Mou, par le P. Joseph Marie de Moyriac de Mailla publiées par l'abbé Grosier, et dirigées par Le Roux des Hautesrayes. Ouvrage enrichi de figures et de cartes géographiques*, Paris, D. Pierres et Clousier, 1777-1785, 13 vol. in-4 °.

⁷¹ Sur le déroulement de l'ambassade, voir J. J. L. Duyvendak, « The Last Dutch Embassy to the Chinese Court (1794-1795) », *T'oung Pao*, 34 (1938), p. 1-137

mécaniques se trouvèrent hors d'usage, et il s'avéra extrêmement difficile de les réparer, malgré la présence, dans la compagnie, d'un mécanicien et pendulier suisse de renom⁷². Par ailleurs, rien n'était prêt lors de l'arrivée à Pékin, après la fermeture des portes, ce qui obligea à loger les voyageurs dans les faubourgs, où s'installaient d'ordinaire les charretiers, ce qui arrache à l'auteur du récit une lamentation indignée :

Nous voilà donc à notre arrivée dans la célèbre résidence impériale logés dans une espèce d'écurie ! Nous serions-nous attendus à une pareille aventure ! Nulle part dans toute la longueur de notre course par terre, nous n'avons éprouvé plus de désagréments que dans la province de *Tché-li*⁷³.

Au registre des anecdotes hautes en couleurs, on signalera également l'épisode intervenu la veille de l'audience impériale (prévue le 12 janvier), lorsqu'en grande pompe fut présenté aux participants un magnifique esturgeon gelé, mets délicat réservé à l'empereur, devant lequel ils firent, dit Van Braam, « le salut à l'empereur pour exprimer notre reconnaissance »⁷⁴. L'épisode a déclenché l'ironie corrosive – servie par une plume exagérément féroce – d'Alain Peyrefitte, qui en a fait le centre de sa description de « L'ambassade humiliée » (c'est le titre du chapitre) dans son célèbre et quelque peu tendancieux récit *L'Empire immobile*⁷⁵ : il est faux, par exemple, de prétendre que, le 10 février, van Braam dut recommencer sa prosternation sous la menace du fouet⁷⁶...

À Pékin, les audiences eurent lieu très tôt le matin, dans un froid glacial. Au cours d'une des présentations, et alors que van Braam exécutait sans sourciller le rite de la prosternation, son chapeau tomba à terre. L'empereur rit et demanda à l'ambassadeur s'il connaissait le chinois. Il répondit *poton* ; ce qui lui permit de se tailler une belle réputation ! Et le chroniqueur hollandais de conclure :

J'ai achevé ensuite mon salut d'honneur, et lorsque je me suis levé pour me retirer, l'empereur ayant toujours ses regards tournés vers moi, n'a pas manqué de me montrer un air affable. J'ai reçu ainsi une marque de la plus haute prédilection, et telle qu'on prétend même que nul Européen n'en a jamais obtenu de semblable. J'avouerai que le souvenir des souffrances que j'avais éprouvées deuis le matin, en demeurant aussi longtemps exposé aux rigueurs du froid, fut très adouci par cet accueil⁷⁷,

⁷² Charles-Henry Petitpierre-Boy, né en 1769 dans le Val-de-Travers, qui avait fait également partie de l'ambassade Macartney. Il ne revint pas en Europe au terme du voyage, mais se fixa à Macao avant de vivre à Manille et à Batavia, où il épousa une Javanaise. Il est mort en Insulinde, victime des pirates malais (Alfred Chapuis, *La Montre chinoise*, Neuchâtel, Attinger frères [1919], p. 48-50).

⁷³ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes*, op. cit., vol. 1, p. 134

⁷⁴ *Ibid.*, vol. 1, p. 139.

⁷⁵ Alain Peyrefitte, *L'Empire immobile, ou le choc des mondes (1794-1795)*, Paris, Fayard, 1989, chap. 82, p. 425-430, ici p. 427.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 429.

⁷⁷ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes*, op. cit., vol. 1, p. 179.

réflexion jugée très sévèrement par John Barrow :

Personne assurément m'envierait la facilité avec laquelle M. Van Braam trouvait tant de satisfaction à voir qu'on riait de lui⁷⁸.

Il est exact que Van Braam s'est révélé particulièrement indulgent à l'égard des ses hôtes. S'apercevant, par exemple, que la mandarin responsable de leur logement s'occupe de sa mission avec négligence alors que ses subordonnés trouvent le moyen de profiter de l'argent en circulation dans l'ambassade, on le voit relativiser les choses avec une surprenante facilité :

Mais enfin, où est le point de l'univers qui ait été inaccessible à la corruption ? [...]. Ne soyons donc pas d'une partialité trop sévère par rapport aux Chinois, qui d'ailleurs nous répondraient, peut-être, que les exploits qui ont signalé cette partie de leur intelligence n'ont rien fait souffrir à notre poche, puisque toutes nos dépenses sont faites aux frais de l'empereur...⁷⁹

Mais rien, aux yeux de Barrow, ne parut plus indigne que la mortification subie par les ambassadeurs lors de la cérémonie d'hommage au « Temple du Soleil » à laquelle ils avaient été conviés – privilège exceptionnel qu'ils furent les seuls Européens à pouvoir partager – lorsqu'on leur servit un improbable repas, évoqué dans des termes peu ragoûtants :

Ce présent paraîtra encore plus incroyable si je le détaille davantage. La viande consistait en un morceau de côtes sur lesquelles il n'y avait point un demi-pouce d'épaisseur d'une chair maigre ; en un petit os de l'épaule où il n'y avait presque pas de chair ; et en quatre ou cinq autres ossements fournis par le dos ou par les pattes d'un mouton, et qui semblaient avoir déjà été rongés. Tout ce dégoûtant ensemble était sur un plat sale et paraissait plutôt destiné à faire le régal d'un chien que le repas d'un homme [...] Qu'on se fasse, par ce trait, une idée de la civilité des gens de la Chine ! L'empereur ignore sans doute toutes ces grossièretés. Mais il semble que les maîtres d'hôtel devraient avoir soin que de pareils présents parussent du moins avec plus de propreté, surtout quand on les destine à des étrangers⁸⁰.

⁷⁸ *Voyage en Chine formant le complément du Voyage de Lord Macartney, contenant des observations et des descriptions faites pendant le séjour de l'auteur dans le Palais impérial de Yuen-min-yuen, et en traversant l'empire chinois de Peking à Canton, par John Barrow, Paris, F. Buisson, an XIII (1805), vol. 1, p. 21. Il s'agit de la traduction, par J. Castéra, de *Travels in china, op. cit.**

⁷⁹ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes, op. cit.*, vol. 1, p. 158.

⁸⁰ Le texte a été retenu dans l'anthologie de Ninette Boothroyd et Muriel Détrie, *Le Voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux du moyen âge à la chute de l'empire chinois*, Paris, R. Laffont, 1992 (Coll. *Bouquins*).

Hougkeest, en effet, ne parut pas autrement offusqué : il dit clairement que tout cela n'était que l'effet de l'usage, qu'on ne se souciait jamais de propreté dans les banquets, et que la coutume de réutiliser les assiettes était générale...⁸¹

Il est clair que ce sont des péripéties de ce genre qui sont à l'origine d'une solide tradition de dénigrement, très présente dans la littérature critique anglo-saxonne, fort remontée sur le sujet – mais évidemment suspecte, compte tenu des arrière-pensées stratégiques imposées par la conjoncture historique – et profondément dépitée par l'échec de 1793. Il faut savoir que Barrow cherche par tous les moyens à déprimer l'entreprise hollandaise, en insistant lourdement sur les humiliations subies, les séances de prosternation répétées, et la soumission des Hollandais ; et qu'il apparaît comme l'initiateur d'une vision de « l'enfer jaune » appelée à jouer un certain rôle dans la mise en place des fantasmes sinophobes du XIX^e siècle⁸².

On voit donc Samuel Wells Williams, qui dépeint les Hollandais traînés dans la capitale comme des malfaiteurs, traités sur place comme des mendiants, et renvoyés à Canton pour s'entraîner au rite de la prosternation⁸³ ; on voit Hosea Ballou Morse en déduire que le seul résultat concret obtenu par les Bataves fut de confirmer les Chinois dans le sentiment de la supériorité de leur civilisation⁸⁴. Une remarque de Morse⁸⁵ indique clairement la perspective dans laquelle s'est formé son jugement : en janvier 1795, les États généraux de Hollande avaient cessé d'exister ; le prince Guillaume V d'Orange Nassau avait fui en Angleterre, et les armées françaises avaient achevé la conquête des anciennes Provinces-Unies, devenues la république batave⁸⁶ : en somme, les ambassadeurs hollandais n'avaient plus rien à gagner ni à perdre !

La thèse, complaisamment développée par John Barrow, consiste d'abord à poser en pétition de principe « l'insolence » constitutive du gouvernement chinois – que l'auteur de *Travels in China* compare à celle des Mèdes et des Perses⁸⁷ – et ensuite à opposer systématiquement la molle « servilité » des Hollandais à l'inflexible rigueur de Macartney qui, selon lui, aurait finalement beaucoup plus impressionné les Chinois, et cela pour une raison bien simple : l'Empire connaissait la supériorité acquise par

⁸¹ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes, op. cit.*, vol. 1, p. 196.

⁸² Voir la préface d'Alain Peyrefitte au livre de Xavier Walter, *John Barrow, un Anglais en Chine au XVIII^e siècle*, Paris, Payot, 1994, p. V.

⁸³ Samuel Wells Williams, *The Middle Kingdom. A Survey of the Geography, Government, Literature, Social Life, Arts and History of the Chinese Empire and its Inhabitants*, New York, Scribners, ed. 1907, vol. 2, p. 439.

⁸⁴ H. B. Morse, *The International Relations of the Chinese Empire. The Period of Conflict, 1834-1860*, London-New York, Longmans, Green and Co., 1910, p. 50.

⁸⁵ *The Chronicles of the East India Company trading to China, 1635-1834*, Oxford, Clarendon Press, 1926, vol. 2, p. 259.

⁸⁶ Elle sera intégrée à l'empire français en 1806, avant de faire place à l'éphémère royaume de Hollande en 1815.

⁸⁷ John Barrow, *Travels in China, op. cit.*, p. 21.

l'Angleterre sur les mers ; il savait que les Anglais possédaient en Inde d'immenses territoires, et ils percevaient dans l'attitude de Macartney le comportement d'un homme représentant un souverain aussi puissant que l'empereur de Chine⁸⁸. En d'autres termes, les Chinois n'auraient fait que reproduire un modèle stéréotypé de la *Realpolitik*, alors même qu'ils feignaient de s'en tenir à la logique tributaire leur imposant de mépriser des marchands, et, surtout, des envoyés qui ne venaient pas de Hollande même, mais de Batavia.

De fait, dans la phase de préparation de l'expédition, la lettre adressée au vice-roi présentant les ambassadeurs était signée par les commissaires généraux de Batavia, ce qui fut à l'origine de rumeurs émanant de milieux cantonais hostiles aux Hollandais, que « l'Ambassadeur n'était pas envoyé par le chef de la nation hollandaise, que ce chef n'était pas un roi, que l'ambassadeur n'était pas un grand mandarin »⁸⁹. La lettre de Qianlong, remise aux ambassadeurs lors de leur départ pour l'Europe, exprimait avec condescendance la satisfaction impériale d'avoir vu des tributaires venir d'au-delà des « mers immenses » pour célébrer le règne, mais insistait aussi sur le fait qu'on n'ignorait pas que ce n'était pas le *stathouder* qui avait décidé l'opération. Néanmoins, dans sa mansuétude, Qianlong excusait la Compagnie néerlandaise : elle n'avait probablement pas eu le temps de consulter « le chef de la nation »⁹⁰. La lettre impériale est également produite par Barrow, pour qui elle constitue un témoignage sans équivoque de l'arrogance chinoise⁹¹, en face de laquelle les Hollandais auraient été victimes d'une sorte de « syndrome de Munich ».

Bien entendu, l'horizon du texte ne peut pas faire l'économie de la traditionnelle rivalité franco-anglaise, que font bien apparaître des *Observations sur le voyage de M. Barrow à la Chine en 1794*, qui furent lues à l'Institut par de Guignes, en 1804⁹². On y perçoit l'effet d'un décentrement qui rappelle évidemment la vision napoléonienne d'un Orient débarrassé du carcan de l'*East India Company*, de la suprématie maritime acquise par l'Angleterre dans la gestion du *country trade* en mer de Chine, et de sa volonté de faire triompher dans cette partie du monde les lois du libéralisme économique et les vertus du libre-échange. On rappellera à ce propos que Napoléon n'a pas manqué de communiquer son sentiment à propos de l'ambassade Macartney dans le *Mémorial de Sainte Hélène* : il y commente le refus de l'ambassadeur anglais d'accomplir le *ketou* en soulignant l'erreur de perspective qui conduit à considérer que l'ambassadeur est le *représentant* de son souverain, une survivance héritée de la féodalité selon

⁸⁸ *Ibid.*, p. 17.

⁸⁹ Cité par J. J. L. Duyvendak, *The Last Dutch Embassy*, *op. cit.*, p. 32.

⁹⁰ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes*, *op. cit.*, vol. 2, pièce K., p. 394.

⁹¹ *Voyage en Chine*, *op. cit.*, p. 21-26.

⁹² *Observations sur le voyage de M. Barrow à la Chine en 1794*, imprimé à Londres en mai 1804, lues à l'Institut par M. de Guignes.

lui, et qui ne pouvait en aucun cas dispenser l'ambassade anglaise de se conformer à l'étiquette du pays visité⁹³.

C'est dans ce contexte, évidemment, qu'il faut apprécier les critiques formulées par de Guignes à l'endroit de John Barrow dont il dénonce la malveillance, attentive à opposer à tout prix la manière dont les Anglais ont été reçus, au traitement réservé aux Hollandais. Or, constate-t-il, les premiers n'ont pas été mieux logés, et, d'ailleurs, les Chinois s'accommodent eux-mêmes de ce type de logement :

[...] que dire à des hommes qui nous traitaient comme eux-mêmes !⁹⁴

Il observe aussi que les Anglais, restés à Pékin pendant que l'empereur était à Shengde, refusèrent d'être logés dans des endroits très sales, qu'ils firent changer. Ceux qu'on leur attribua ensuite n'étaient pas plus propres, mais pourtant ils étaient destinés à un ministre d'état. Il revient encore sur la comparaison qu'on peut faire sur la manière dont les Anglais et eux-mêmes ont été reçus à la cour impériale et estime que

[...] la conduite des mandarins a été la même envers nous que celle qu'ils tiennent envers tous les ambassadeurs étrangers.

Et de poursuivre sur des considérations politiques : Barrow juge les Chinois en fonction de la manière de gouverner qui a cours en Europe, mais, précise de Guignes,

[...] les hommes sont différents, et vouloir les gouverner comme des Européens, ce serait commettre une grande faute⁹⁵.

Il pense en effet que le peuple en Europe est plus instruit, donc plus conscient des dangers de la rébellion. Mais la Chine est un très grand pays, et, d'après lui, plus un pays est vaste, plus le gouvernement doit être ferme, encore que – il est vrai – se produisent des abus : ceux-ci sont le fait des mandarins, que, heureusement, atténue la puissance impériale. Certes, le gouvernement chinois présente les allures du despotisme ; sa « bonté » – tant vantée par les missionnaires – est sans aucun doute « imaginaire », mais la cause en est l'étendue du pays et son organisation bureaucratique, qui aboutit à créer une compétition permanente entre les mandarins. Il en résulte qu'être riche en Chine n'est pas très confortable, ce qui conduit à une réflexion plus générale sur l'idéologie agraire du pays :

L'agriculteur est honoré à la Chine et le marchand l'est moins, encore moins celui qui quitte sa patrie pour aller commercer au loin : nous ne devons donc pas nous étonner si les Chinois n'ont pas une haute idée des

⁹³ Barry E. O'Meara, *Napoléon en exil à Sainte-Hélène*, 2^e éd., Bruxelles, Voglet, vol. 2, p. 138-142 (année 1817).

⁹⁴ *Ibid.*, p. 7.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 48.

Européens, puisque nous mettant sur la même ligne que leurs compatriotes qui vont chercher fortune au-dehors, ils nous regardent à peu près comme des vagabonds ...⁹⁶

Là, c'est d'une autre obsession du XVIII^e siècle qu'il s'agit, qui imprègne en effet la relation des ambassadeurs. L'évocation de la prospérité des campagnes chinoises – « qui rappellent la province d'Utrecht »⁹⁷ – ; de la « fête solennelle du labourage » à laquelle participe l'empereur⁹⁸ ; de la supériorité des Chinois en matière d'agriculture⁹⁹ imprègne en profondeur la vision proposée d'une nation sage, sérieuse, placée sous la protection d'une autorité absolue, mais paternelle ; et dotée au surplus d'un réel sens esthétique, que traduit entre autres la « noble, majestueuse et régulière » ordonnance des palais du *Yuanming Yuan*, où les Hollandais furent invités. Justement, c'est là qu'ils découvrirent, abandonné dans une remise, le superbe carrosse offert à l'empereur par Lord Macartney, au côté duquel on avait placé un simple chariot chinois peint en vert, « ayant en tout la forme des chariots avec lesquels on va chercher le fumier en Hollande », ce qui entraîne la réflexion :

Avait-on placé à dessein ce chariot dans ce lieu comme un sujet de critique, en voulant opposer l'idée de son utilité à celle de la superfluité d'une voiture somptueuse, du moins quant à la Chine ?¹⁰⁰

L'image est frappante, et implique, dans un raccourci saisissant, toute la trace mémorielle laissée dans l'esprit des ambassadeurs hollandais par l'idéologie agrarianiste du XVIII^e siècle. Elle explique également que Van Braam ait dédié son livre à George Washington, qui manifestait un grand intérêt pour l'agriculture – comme le montre en particulier son message au Congrès de 1796 – ce qui ne pouvait qu'intéresser VB, lui-même ardent réformateur agricole. Dans sa dédicace, il dressait d'ailleurs un parallèle entre les méthodes paternalistes de gouvernement de la Chine et celles de Washington, « dont les principes et les sentiments sont propres à leur assurer une durée égale à celle de l'Empire de la Chine »¹⁰¹.

On rappellera à ce propos que, de toutes les images de l'empire du Milieu qui ont fasciné la France, la cérémonie d'ouverture du premier sillon (*qin geng* 亲耕) évoquée par Van Braam – qui marquait chaque année le début des activités agricoles – fut peut-être la plus admirée des philosophes du XVIII^e siècle¹⁰². Relatée par Du Halde¹⁰³, elle est évoquée par Voltaire à

⁹⁶ *Ibid.*, p. 52.

⁹⁷ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes*, op. cit., vol. 1, p. 36.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 87.

⁹⁹ *Ibid.*, vol. 2, p. 339.

¹⁰⁰ *Ibid.*, vol. 1, p. 222.

¹⁰¹ Cité par J. J. L. Duyvendak, op. cit., p. 101, n. 1.

¹⁰² Arnold H Rowbotham, « China and the Age of Enlightenment in Europe », *Chinese Social and Political Science Review*, 19 (juillet 1935), p. 176-201.

l'article « Agriculture » du *Dictionnaire philosophique*, qui se conclut par un éloge de l'empereur Yongzheng (1678-1735) distribuant honneurs et distinctions aux laboureurs¹⁰⁴. Et Voltaire de clamer son admiration : « Admirer et rougir, mais surtout imiter »¹⁰⁵. Ce fut effectivement le cas lorsque le futur Louis XVI se prêta au rite de labourage du premier sillon, le 15 juin 1769, à l'occasion d'une manifestation qui fut annoncée par les *Éphémérides du citoyen* sur un mode enthousiaste :

Monseigneur le Dauphin est peut-être le premier prince de nos contrées occidentales qui ait manié la charrue. Il faut espérer qu'il ne sera pas le dernier. Peut-être ne l'a-t-il pas fait pour la dernière fois. Et ce qu'il y a certainement lieu de croire, c'est que la haute protection dont il honorera l'agriculture en assurera le succès, fera passer le soc sur les terres qui ne le connaissent plus depuis longtemps et rendra les travaux champêtres plus faciles et plus doux pour les cultivateurs plus riches et plus heureux¹⁰⁶.

¹⁰³ « Du culte des anciens Chinois » (éd. 1736, vol. 3, p. 5) : « Presque dès le commencement de la monarchie, il fut réglé que l'Empereur, peu après son élévation, s'abaisseroit jusqu'à labourer quelques sillons, et que les grains que produiroit la terre cultivée par ses mains royales, seroient offerts dans le sacrifice qu'il feroit ensuite au *Tien*. On trouve dans le *Chu king* que ce même empereur dont je viens de parler, ayant négligé cette cérémonie, attribue les calamités publiques à cette négligence ; et tous les grands de sa cour lui tiennent le même langage ».

¹⁰⁴ Le Musée Guimet (MG. 21449) conserve un rouleau datant du règne de Yongzheng détaillant le rituel du sacrifice (祭先农坛), qui inclut l'ensemencement du champ sacré, près de l'autel dédié, au sud de Beijing, à Xiannong (神农), le « Premier Fermier » (Voir *Europa und die Kaiser von China, 1240-1816. Berliner Festspiel*, Frankfurt am Main, 1985, fig. 128, p. 134-135. Katalog 10/16; ainsi que les fig. 1-47 – 雍正皇帝祭先农坛图 – dans le catalogue *Harmony and Integrity. The Yongzheng Emperor and his Times*, Taipei, 2009, p. 92-93; Gugong bowuyuan (ed.), *Qingdai gongting huihua*, Beijing, Wenwu chubanshe, 1992, no. 43-44; et Nie Chongzheng, « Yongzheng di ji xiannongtan tu juan », *Wenwu tiandi* 3 (1990), p. 45-47.

¹⁰⁵ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, dans *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1878, vol. 1. 1, art. « Agriculture », p. 88.

¹⁰⁶ *Éphémérides du citoyen*, oct. 1769, p. 168. La cérémonie chinoise dont s'inspirait ce rituel fut gravée plusieurs fois, notamment par Cochin (« Le Triomphe annuel du plus noble des arts », Paris, 1780 ; reprod. dans Frank Fiedeler, « Frühling und Herbst des Lü Bu Wei. Der erste Frühlingsmonat. Meng Chun », *Europa und die Kaiser von China*, op. cit., p. 72-73, fig. 68. Kat., 10/17 ; par Isidore-Stanislas Helman (« Cérémonie du labourage faite par l'Empereur de la Chine », 1786 ; repr. dans Frank Fiedeler, « Himmel, Erde. Die ordnung der Opfer », *Europa und die Kaiser von China*, op. cit., p. 67, fig. 61. Kat. 10/18; et par des graveurs allemands (J.-B. Bergmüller, 1724-1785, « Kaiser Joseph II führt den Pflug »; reprod. dans F. Fiedeler, *Himmel, Erde, etc.*, op. cit., p. 68, fig. 63. Kat. 10/19. qu'avait inspirés le même cérémonial exécuté par Joseph II. Voir aussi la gravure populaire représentant le même sujet (*Europa und die Kaiser von China*, op. cit., Katalog 10/21, p. 304),

Par ailleurs, l'image appartenait au *corpus* symbolique de ceux que l'on appelait les « économistes » ruraux¹⁰⁷, membres du Club de l'Entresol, où fut fondée l'économie politique française, par une poignée de réformateurs désireux de « régénérer la France » : Pierre Mercier de la Rivière (1720-1793) ; l'abbé Nicolas Baudeau (1730-1792) ; Pierre-Samuel Dupont de Nemours (1739-1817), le marquis de Mirabeau (1715-1789), le père du célèbre révolutionnaire et l'auteur de *L'Ami des hommes ou traité de la population* (1756), dont la *Philosophie rurale* (1763)¹⁰⁸, publiée à Amsterdam, s'ouvre sur un frontispice orné d'un bandeau évoquant le rite chinois d'ensemencement du champ sacré.

Conclusions

Enfin, le statut de l'ambassade hollandaise de 1794, de même que ses motivations, paraissent problématiques. Certes, elle était supposée rencontrer les intérêts de la V. O. C., comme l'indique une remarque de Van Braam, qui, dans une lettre adressée aux « Messieurs » de Batavia, spécifie qu'elle devrait être « avantageuse » pour la Compagnie¹⁰⁹, et, sans doute, faut-il tenir compte du contexte. Au XVIII^e siècle, la V. O. C. avait d'abord bénéficié d'une position extrêmement favorable en mer de Chine, parce que son commerce avec l'Empire du Milieu s'identifiait avec sa propre exploitation de l'archipel indonésien, et parce que sa position à Batavia la mettait en position de force dans le contrôle du *country trade* sino-javanais. Mais, à la fin du siècle, la situation avait changé, en raison de la concurrence féroce de l'*East India Cy*, et aussi d'un endettement croissant en partie dû à des pratiques commerciales douteuses¹¹⁰ : un an plus tard, en 1796, c'était la faillite.

Titsingh et Van Braam ont-ils voulu infléchir la tendance, et, notamment, mettre sur pied une *contre-ambassade* destinée à faire oublier le ratage de Macartney ? Ce qui est sûr, c'est que l'initiative est en réalité venue, à Canton, des interlocuteurs chinois de Van Braam – alors même que la cour impériale n'était pas preneuse – d'aller à Pékin avec, pour seul objectif de fêter les soixante ans de règne de Qianlong : il était, au surplus, bien précisé qu'aucune requête ne serait adressée à ce dernier¹¹¹.

Ce qui est surprenant, ce sont les efforts déployés par Van Braam pour convaincre les « Messieurs ». Il leur expliqua notamment que toutes les

¹⁰⁷ *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.* éd. Assézat-Tourneux, vol. 8, Paris, Garnier, 1879, p. 15 (1^{er} janvier 1768).

¹⁰⁸ [Victor Riqueti, marquis de Mirabeau et François Quesnay], *Philosophie rurale, ou économie générale et politique de l'agriculture, réduite à l'ordre immuable des lois physiques et morales, qui assurent la prospérité des empires*, Amsterdam, les libraires associés, 1763.

¹⁰⁹ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes, op. cit.*, vol. 2, pièces justificatives, pièce A, p. 359.

¹¹⁰ L. Dermigny, *La Chine et l'Occident, op. cit.*, vol. 3, p. 974.

¹¹¹ *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes, op. cit.*, avant-propos, p. 7.

nations tributaires étaient obligées, à cette occasion, de se rendre à Pékin, et que les Anglais ainsi que les Portugais se mettaient sur les rangs, ce qui était totalement invraisemblable. Il insista également sur la modicité des dépenses à prévoir, puisque tous les frais étaient pris en charge par la cour impériale, et qu'il n'y avait pas lieu – comme l'avaient fait les Anglais – de prévoir des présents somptueux : le système tributaire n'exigeait que des productions locales, et, dans ce cas-ci, le camelot de Leyde pouvait bien faire l'affaire !¹¹² Se trouve donc apparemment justifiée la conclusion de Louis Dermigny, qui, dans sa monumentale étude sur le commerce à Canton au XVIII^e siècle, résume la situation :

L'inutilité de l'ambassade hollandaise rejoint l'inefficacité de l'ambassade anglaise pour confirmer que « l'immuable » Chine s'enferme dans ses mythes¹¹³.

Il est en effet vrai que l'initiative anglaise était une démarche quantitative matérialisant la confrontation d'un flux des masse – puisque l'Angleterre était le plus gros consommateur de thé du monde – avec un système impérial qui se confondait alors avec une espèce de *nunc stans* intemporel, figé dans une autosuffisance hiératique et condescendante. On le voit dans les défaillances d'une bureaucratie stéréotypée et routinière, incapable de s'adapter à des situations inattendues : lorsque Macartney décida de débarquer à Tianjin plutôt qu'à Guangzhou, la première réaction des bureaux impériaux fut surtout de dégager leurs responsabilités¹¹⁴.

Mais il s'agit bien là d'un point de vue occidental. Un autre point de vue est envisageable, qui montre dans les ambassadeurs hollandais, marchands-diplomates dotés d'une ouverture d'esprit peu commune, résultant à la fois des traditions de libéralisme intellectuel de l'Europe du Nord et de leurs contacts avec la pensée des Lumières, des successeurs des jésuites engagés, comme leurs prédécesseurs, dans une stratégie d'adaptation respectueuse de la différence culturelle. Leur « longue » marche, *édifiante et curieuse*, si l'on ose dire, vers Pékin, ressemble à une sorte de dilution progressive dans l'espace chinois, qui rappelle curieusement l'exil doré des missionnaires – qu'ils ne purent d'ailleurs pas rencontrer, à l'exception d'une brève entrevue avec l'un d'entre eux¹¹⁵.

¹¹² *Ibid.*, vol. 2, pièce A, p. 360-362.

¹¹³ L. Dermigny, *La Chine et l'Occident*, *op. cit.*, vol. 3, p. 1128.

¹¹⁴ J. L. Cranmer-Byng (ed.), *An Embassy to China*, *op. cit.*, p. 28.

¹¹⁵ Le lazariste Nicolas-Joseph Raux (1754-1801), arrivé en Chine en 1784, chef de la mission française et membre du bureau des mathématiques. Voir Y. Lenoir, N. Standaert ; M. Brix, M. Hermand, B. Van Wymeersch, *Les Danses rituelles chinoises d'après Joseph-Marie Amiot*, Presses universitaires de Namur, 2005, p. 45 ; M. J. Ghislain, « Deux lazaristes originaires de la région de Chimay, émissaires de Louis XVI à la cour impériale de Pékin, 1785-1812 », dans W. F. vande Walle ; N. Golvers (éds.), *The History of the Relations between the Low Countries and China in the Qing Era (1644-1911)*, Leuven University Press, 2003 (Ferdinand Verbiest Foundation, Coll. *Leuven Chinese Studies*, n° 14), p. 167-202 ; H. Cordier, « La suppression de la

Ce qui reste, toutefois, de leur étonnante équipée, c'est leur récit, qui se confond avec le dernier grand traité d'anthropologie culturelle consacré à la Chine au XVIII^e siècle, dont la lecture invite à prendre à rebours ce persiflage de l'historien anglais William Woodville Rockhill, pour qui Titsingh, van Braam et de Guignes,

[...] after having been in Peking forty days, they left it again the fourteenth of february, apparently much sadder, but wiser men¹¹⁶!

*

Compagnie de Jésus et les derniers jours de la mission de Pékin », *T'oung pao*, 17 (1916), p. 271-347 ; 561-623 ; A. H. Rowbotham, *Missionary and Mandarin. The Jesuits at the Court of China*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1942, p. 176-192.

¹¹⁶ W. W. Rockhill, *op. cit.*, *Diplomatic Audiences, op. cit.*, p. 34.